

Le Visiteur

d'Eric-Emmanuel Schmitt

Création

Avec: **Nathalie Laroche** (*Anna Freud*), **Benoît Verhaert** (*le Visiteur*), **Alexandre Von Sivers** (*Freud*) et **Gérald Wauthia** (*le nazi*)

Mise en scène:	Gildas Bourdet
Assisté de:	Elisabeth Lenoir
Scénographie:	Gildas Bourdet
Assisté de:	Céline Rappez
Décor:	Christian Guilmin et Thierry Dupont
Lumière:	Laurent Kaye
Accessoires/costumes:	Céline Rappez
Création maquillages:	Sophie Carlier
Maquillage:	Véronique Dubray
Bande sonore:	Thierry d'Otreppe
Coordination décor/plateau:	Thierry Dupont
Régie:	Olivier Vincent, Gauthier Minne et Mathieu Bastyns
Direction technique:	Gérard Raquet
Régie de production:	Vital Van Kriekinghe
Photos du programme:	Cassandra Sturbois

Une création du Théâtre Le Public, du Théâtre de Namur et de la Compagnie Gildas Bourdet

Grande salle – Théâtre Le Public
du 5 septembre au 28 octobre 2006 à 20h30
relâches dimanches et lundis

Réservations :
0800/944 44 - www.theatrepublic.be

Du 7 au 17 novembre 2006 au Théâtre de Namur
Du 21 au 25 novembre 2006 et du 27 au 29 décembre 2006 à
Wolubilis

L'auteur

En une dizaine d'années, Eric-Emmanuel Schmitt est devenu un des auteurs francophones les plus lus et les plus représentés dans le monde.

Né en 1960, normalien, agrégé de philosophie, docteur, il s'est d'abord fait connaître au théâtre avec ***Le Visiteur***, cette rencontre hypothétique entre Freud et peut-être Dieu, devenue un classique du répertoire international. Rapidement, d'autres succès ont suivi : ***Variations énigmatiques, Le Libertin, Hôtel des deux mondes, Petits crimes conjugaux, Mes Evangiles, La Tectonique des sentiments...*** Plébiscitées tant par le public que par la critique, ses pièces ont été récompensées par plusieurs Molière et le Grand Prix du théâtre de l'Académie française. Son œuvre est désormais jouée dans plus de quarante pays.

Récemment, les quatre récits de son *Cycle de l'Invisible*, des contes sur l'enfance et la spiritualité, ont rencontré un immense succès aussi bien sur scène qu'en librairie : ***Milarepa, Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran, Oscar et la dame rose*** et ***L'Enfant de Noé***. Une carrière de romancier, initiée par ***La Secte des égoïstes***, absorbe une grande partie de son énergie depuis ***L'Evangile selon Pilate***, livre lumineux dont ***La Part de l'autre*** se veut le côté sombre. Depuis, on lui doit ***Lorsque j'étais une œuvre d'art***, une variation fantaisiste et contemporaine sur le mythe de Faust et une autofiction, ***Ma Vie avec Mozart***, une correspondance intime et originale avec le compositeur de Vienne.

Amoureux de musique, Eric-Emmanuel Schmitt a également signé la traduction française des *Noces de Figaro* et de *Don Giovanni*. Toujours curieux, il ouvre en permanence de nouvelles portes, tend de nouveaux miroirs, pour notre plus grand plaisir.

Il vit à Bruxelles et toutes ses œuvres en français sont éditées par Albin Michel.

Source :

http://www.eric-emmanuel-schmitt.com/fr/bio_courte.php

Commentaires de l'auteur

Lorsque que j'eus achevé *Le Visiteur*, j'en fis -c'est mon habitude- la lecture à mes proches. Deux me dirent que c'était magnifique, le troisième que ça ne l'intéressait absolument pas. Naturellement, ce fut celui-là que j'écoutai et j'enterrai mon texte dans la tombe d'un tiroir sans même une fleur séchée dessus. Plusieurs mois plus tard, l'insistance des deux amis, la curiosité d'un metteur en scène, l'enthousiasme d'un producteur finirent par faire arriver *Le Visiteur* sur scène.

Il se répéta en août 93, à la place d'une autre pièce, en hâte et par hasard, car le producteur François Chantenay devait à tout prix monter quelque chose dans cette salle qu'il avait louée. Toute l'équipe y croyait ; Gérard Vergez dirigeant avec passion des interprètes exigeants et rares, Maurice Garrel, Thierry Fortineau, Josiane Stoléru, qui, à chaque pause, me réaffirmaient leur adhésion profonde à ce texte, et leur foi en son retentissement. Je me taisais, en apparence par modestie, en réalité par prudence lâche : j'étais persuadé qu'ils se trompaient tous, que la pièce chuterait, et que dans deux mois, ils changeraient de trottoir pour éviter de me saluer.

L'ouverture du *Visiteur*, le 21 septembre 1993, me donna d'abord raison. Il n'y avait que deux spectateurs payants, mes parents, qui avaient tenu à acheter leurs billets. L'attachée de presse n'avait pu obtenir le moindre papier à l'avance et n'arrivait pas non plus à faire venir les critiques, ceux-ci voulant d'abord "couvrir" les spectacles les plus attendus. Il n'y avait plus qu'une solution : inviter. On remplit, d'abord difficilement, puis plus aisément, la salle de spectateurs gratuits.

Des propos excellents commencèrent à courir de bouches à oreilles. La profession théâtrale s'emballa pour ce spectacle. Alertée par la rumeur montante, la presse vint enfin et multiplia les superbes critiques. Enfin les media déboulèrent et

m'invitèrent aux meilleures émissions. Au bout de deux mois, le théâtre était comble tous les soirs, nous étions "le" spectacle qu'il fallait voir, on me proclamait découverte de l'année, et trois *Molière* me couronnèrent. Le succès dure, à travers des théâtres, des productions, des interprètes différents ; le livre détient le record de diffusion du théâtre contemporain (+ de 40000 exemplaires) ; et l'aventure, dit-on, ne fait que commencer.

J'en fus le premier surpris. Et je le demeure encore, quoique j'ai fini par rejoindre le groupe de ceux qui adorent *Le Visiteur*. J'avais écrit ce texte dans une grande solitude, selon une nécessité intérieure, je le croyais si intime, si privé, si personnel, que je ne le croyais pas capable d'être apprécié par d'autres que par des amis complaisants. Comment croire en Dieu aujourd'hui ? Comment croire encore en Dieu dans un monde où l'horreur le dispute à l'abominable, où la bombe extermine, où sévit comme jamais la discrimination raciale, où l'on invente des camps de rééducation ou d'extermination ? Bref, comment croire en Dieu à l'issue de ce XXe siècle si meurtrier, si méthodiquement meurtrier ? Comment croire en Dieu face au mal ? Ce problème porte un nom en philosophie : la théodicée (le procès de Dieu). Nous le faisons tous les jours, devant un enfant qui souffre, devant un grand amour qui nous est enlevé par une maladie, devant le fanatisme de ceux qui tuent au nom de leur Dieu, devant notre écran de télévision qui nous apporte les cris et les souffrances du monde.

Un soir, je me mis à sangloter en écoutant le journal télévisé : les nouvelles n'étaient pas pires que celles d'un autre jour, c'était la soupe ordinaire du crime et de l'injustice mais ce soir-là, je ne me contentai pas de comprendre et d'enregistrer les informations, je les sentais. Dans ma chair je saignais à l'unisson du monde ; les violences résonnaient en moi comme un tympan. J'étais déprimé d'être un homme. Je me dis : "Comme Dieu doit être découragé en regardant le journal de 20 heures !". J'avais même de la compassion pour ce Dieu

dont l'existence m'est incertaine. Je songeai encore : "Si Dieu a une dépression que peut-il faire ? Quel recours ? Qui peut-il aller voir ?". Immédiatement l'image fondit sur moi : Dieu sur le divan de Freud. Puis la contre image : Freud sur le divan de Dieu. L'excitation intellectuelle sécha rapidement mes larmes, je me mis à jubiler. Dieu et Freud doivent avoir énormément de choses à se dire puisqu'ils ne sont d'accord sur rien... Et ce dialogue n'est pas facile puisque aucun des deux ne croit en l'autre... L'idée fit son nid en moi, m'habita plusieurs années avant que je m'en délivre en écrivant la pièce.

Le succès fut une leçon d'humilité. Ce que j'avais cru, présomptueusement, n'intéresser que moi, intéressait une multitude. En allant au cœur de moi-même, ce n'était pas moi-même que je découvrais, mais l'humain, l'humain universel. La sincérité est un humanisme. Douter, changer d'avis, passer de l'espoir au désespoir, ne pas savoir, ce n'est pas être faible, c'est être un homme. J'ai appris que chacun se retrouve dans les méandres du *Visiteur* ; les Juifs y voient une méditation hassidique, les chrétiens une pièce pascalienne sur le Dieu caché, les athées y reconnaissent le cri de leur détresse. Cela signifie aussi que chacun y écoute des positions qui ne sont pas les siennes. Qui que l'on soit, en écoutant la pièce, on fait l'épreuve de l'autre. Et cela surtout m'importe.

Qui est le visiteur ? Dieu ou un fou ? Un songe de Freud ? La pièce n'est-elle que la méditation intérieure d'un vieil homme ? Chacun le décidera avec sa liberté. Ma réponse n'a pas plus de valeur que celle d'un autre. On la détectera néanmoins dans le texte si l'on est très attentif. La pièce prépare le terrain de la croyance et s'arrête au seuil. Franchir ce seuil relève de la foi, donc de la liberté. Et cela n'est donc pas partageable.

Si je faisais autre chose qu'indiquer le seuil, *Le Visiteur* cesserait d'être une pièce philosophique, deviendrait une pièce à thèse -ce que j'exècre- et faillirait à sa vocation de donner à penser en même temps qu'à sentir.

Quant à l'ami qui m'avait déconseillé de publier cette pièce qui ne l'intéressait pas, il est toujours là, auprès de moi, encore plus près; nous avons parlé parfois, en riant, de cette mort qu'il avait souhaité au *Visiteur* ; il ne se dément pas, mais je sais, par d'autres, qu'il en sait désormais toutes les grandes tirades par cœur.

Grenade, Espagne, le 16 janvier 2000

Eric-Emmanuel-Schmitt

Commentaires de Gildas Bourdet, metteur en scène

En 1993, j'ai assisté à l'une des premières représentations du *Visiteur* qui venait d'être créé au Petit Théâtre de Paris. Le succès n'étant pas encore avéré, nous n'étions guère nombreux dans la salle. Mais je fus immédiatement séduit et je décidai de programmer le spectacle, pour une longue série de représentations, la saison suivante au Théâtre National de La Criée de Marseille dont je venais de prendre la direction. Treize ans plus tard, Alain Leempoel et Michel Kacenelenbogen m'ont proposé de monter la pièce à mon tour et j'en avais un tel souvenir que j'ai accepté sans même la relire.

Aujourd'hui, au milieu des répétitions, le charme ne s'est pas rompu. Je suis toujours aussi admiratif de l'originalité du sujet. Il est vrai qu'il n'allait pas de soi de raconter l'histoire d'une rencontre pour le moins hypothétique, une nuit d'avril 1938, entre Sigmund Freud alors âgé de 83 ans, peu avant qu'il ne quitte Vienne pour Londres où il mourra un an plus tard, et Dieu lui-même, si tant est qu'il s'agisse bien de lui et non d'un fou ou d'un mystificateur talentueux. J'aime toujours autant la stupéfiante force dramatique avec laquelle Eric-Emmanuel Schmitt conduit son récit sans jamais renoncer au pari qu'il fait sur l'intelligence du spectateur qu'il suppose par principe capable de réfléchir sur la mort de Dieu décrétée par l'Occident et sur ses conséquences quant à nos comportements individuels et collectifs.

"Le Visiteur" appartient sans aucun doute à la tradition d'un théâtre d'idées brillant et profond à la fois, émouvant et drôle à la fois, où avant Schmitt se sont illustrés Camus et Sartre. Mais si la pièce fait aujourd'hui figure de classique contemporain, c'est que la réflexion à laquelle elle nous invite n'a rien perdu de son actualité, bien au contraire.

Le récent développement du terrorisme islamiste ne fait qu'en accroître la nécessité. Si force nous est de constater que notre monde occidental d'où Dieu a été chassé ne va pas beaucoup

mieux que d'autres mondes sur lesquels il règne sans partage, il reste cependant permis de s'étonner de ce que "les hommes qui savent si mal vivre dans l'isolement se sentent cependant lourdement opprimés par les sacrifices que la civilisation attend d'eux afin de leur rendre possible la vie en commun" ainsi que Freud l'écrivait en 1927 dans *L'avenir d'une illusion* (bien avant que les banlieues françaises ne flambent l'automne 2005 !) dont Eric-Emmanuel Schmitt aura suscité pour moi la féconde et problématique relecture.

GILDAS BOURDET
Juin 2006

Contexte

Une nuit, quelques semaines après l'Anschluss, l'annexion politico-militaire par l'Allemagne nazie de l'Autriche en 1938 dans le Reich, alors que les troupes allemandes défilent dans Vienne dont ils prennent possession, le docteur Sigmund Freud inquiet reçoit un étrange visiteur habillé en dandy. Il va prétendre être Dieu.

En recréant le contexte de Vienne en 1938, Eric-Emmanuel Schmitt place le célèbre psychanalyste dans un débat intérieur : croit-il encore en Dieu ? Avec de tels événements, Dieu existe-t-il ? Comment protéger sa fille Anna d'un officier nazi bien entreprenant ? Et ce « visiteur », qui est-il ? Cette pièce est une théodicée, un essai de justifier l'existence du mal malgré l'existence de Dieu. Pour le philosophe, l'entreprise consiste plus subtilement à prouver que, malgré ou grâce au mal, l'Histoire a un sens, une direction et que cette direction aboutira au bien.

Quelques repères historiques:

- 1933 : Prise du pouvoir par Hitler. Peu après, les livres de Freud sont brûlés à Berlin. Trois mois et demi seulement après la prise du pouvoir par Hitler, crépitaient déjà les premiers bûchers devant l'Université Friedrich-Wilhelm de Berlin. En présence de Joseph Goebbels, qu'Hitler avait nommé 2 mois auparavant Ministre du Reich, responsable de "l'endoctrinement" du peuple et de la propagande, des étudiants adeptes de la doctrine national-socialiste livrèrent aux flammes les ouvrages considérés comme iconoclastes par rapport à l'idéologie aryenne et à la tradition allemande.

En quelques années, la psychanalyse « juive » va disparaître d'Allemagne au profit d'une psychanalyse aryenne dont Jung deviendra (jusqu'en 1940) le représentant officiel.

« Le monde se transforme en une énorme prison. L'Allemagne est la pire de ses cellules. (...) Ils ont commencé avec le bolchevisme comme leur pire ennemi mortel, et ils termineront avec quelque chose qui ne s'en distinguera pas - sauf que le bolchevisme a après tout adapté des idéaux révolutionnaires alors que ceux de l'hittérisme sont purement médiévaux et réactionnaires. » (Lettre de Freud à Marie Bonaparte, 22 juin 1933).

Publication avec Einstein de *Pourquoi la guerre ?*.

- 1934 : Freud commence *Moïse et le Monothéisme* dont il différera de trois ans la publication, pour ne pas affronter l'église catholique qu'il considère comme une défense contre le nazisme.

- 1936 : Tous les stocks de livres des éditions Verlag sont saisis à Leipzig par la Gestapo.

80e anniversaire de Freud : conférence de Thomas Mann, « Freud et l'avenir ».

Aggravation de l'état de Freud : un cancer manifeste est décelé.

- 1937 : Freud publie *Analyse terminée et analyse interminable*.

- 1938 : Invasion de l'Autriche par les Nazis. Quelques jours plus tard, la maison de Freud est fouillée par les SA ; Anna Freud, arrêtée par la Gestapo, est relâchée le soir même. Freud se décide à quitter Vienne pour s'installer à Londres. Deux de ses enfants et Minna Bernays l'ont déjà précédé à Londres où il reçoit un accueil enthousiaste.

Les quatre sœurs de Freud disparurent dans les camps de

concentration nazis.

Dès l'été, malgré son état de santé toujours plus précaire, Freud continue à traiter quelques patients.

Installation définitive à Maresfield Gardens, transformé depuis en Musée Freud.

- 1939 : Le cancer de Freud est devenu inopérable. Il décède le 23 septembre 1939, soit trois semaines après le début de la Seconde Guerre mondiale.

Sources : Biographie de Freud par Jones, *Histoire de la psychanalyse en France* par E. Roudinesco

Sigmund Freud et la religion

Sigmund Freud mène un combat contre la religion qu'il considère comme un obstacle à l'intelligence humaine et à son développement.

***L'avenir d'une illusion* (1928, trad.fr. PUF, 1980) - Extrait**

La religion serait la névrose obsessionnelle universelle de l'humanité; comme celle de l'enfant, elle dérive du complexe d'Oedipe, des rapports de l'enfant au père. D'après ces conceptions, on peut prévoir que l'abandon de la religion aura lieu avec la fatale inexorabilité d'un processus de croissance, et que nous nous trouvons à l'heure présente justement dans cette phase de l'évolution. (p. 61).

***Malaise dans la civilisation* (1929; trad.fr. PUF, 1979)- Extraits**

Quant aux besoins religieux, leur rattachement à l'état infantile de dépendance absolue, ainsi qu'à la nostalgie du père que suscite cet état, me semble irréfutable, d'autant plus que ledit sentiment n'est pas simplement dû à une survivance de ces besoins infantiles, mais qu'il est entretenu de façon durable par l'angoisse ressentie par l'homme devant la prépondérance puissante du sort. (p. 15-16).

Cette providence, l'homme simple ne peut se la représenter autrement que sous la figure d'un père grandiosement magnifié. [...] Tout cela est évidemment si infantile, si éloigné de la réalité, que, pour tout ami sincère de l'humanité, il devient douloureux de penser que jamais la grande majorité des mortels ne pourra s'élever au-dessus de cette conception de l'existence. (p. 17)

[...] des êtres humains s'efforcent ensemble et en grand nombre de s'assurer bonheur et protection contre la souffrance au moyen d'une déformation chimérique de la réalité. Or les religions de l'humanité doivent être considérées comme des délires collectifs de cet ordre. Naturellement, celui qui partage encore un délire ne le reconnaît jamais pour tel. (p. 27).